



Karim
Kattan

LE PALAIS
DES DEUX
COLLINES

roman

elyzad

Le palais des deux collines

Illustration de couverture : © Jan Toorop,
(détail retouché) *Portrait of Mrs Marie Jeannette de Lange*,
Rijksmuseum Amsterdam.

© Éditions Elyzad, 2021
www.elyzad.com

Karim Kattan

Le palais des deux collines

roman

elyzad

Je ne connais pas le chauffeur. Il ne m'adresse pas la parole. On ne m'a rien demandé. Je suis assis à l'arrière, tout seul. Pas même tante Jeanette pour m'accompagner à l'aéroport. Ils sont heureux de s'être débarrassés de moi. Je n'ai rien fait pourtant. Je me retourne, regarde la vallée calcinée et les deux collines s'éloigner, et le village, et le restaurant de Jihad, j'ai mal, et les maisons, la nôtre, ce qui reste de celle de Joséphine, et ce qui reste de ses fleurs, j'ai la nausée, le village est vide, comme abandonné, laissé au bord de la route, il ne s'est rien passé pourtant, on dirait qu'il a toujours été vide, se sont-ils tous échappés, la voiture prend un virage, et tout a disparu, il ne s'est rien passé, pourtant, rien, et je n'ai rien fait et ce que j'ai fait, je l'ai imaginé, et il ne s'est rien passé, seulement il y a eu deux yeux couleur or dans la nuit et les soldats qui gravissaient notre colline sous la bruine, et maintenant le village et les deux collines et notre maison là-haut et celle de Joséphine en bas, tout est livré aux vents, je me retourne à nouveau droit devant car j'ai la nausée et soudain la mer, bleue au hasard, est

devant moi, puis l'aéroport, puis l'avion, la première fois de ma vie.

On m'envoie dans un internat. Je n'ai rien fait pourtant. Deux semaines après, je reçois une lettre m'informant que tante Jeannette est morte, bien fait pour sa gueule.

Il faut que je t'avoue quelque chose. J'espère que tu auras la patience de m'écouter, après tout ce qui s'est passé. Je n'ose pas exiger ton respect, encore moins ton indulgence – mais ton écoute, cela me suffira. Il faut que je t'avoue, à toi. J'ai tué un homme. Un colon. Un homme mais un colon. Un colon mais un homme. Ça paraît un peu dramatique, dit comme ça, mais c'était tout l'inverse. Il faut comprendre : il s'est matérialisé devant moi, sous les amandiers. Il était déjà mort, on aurait dit un fantôme, alors ça ne changeait pas grand-chose. La lumière du jour, impeccable, faisait frémir les ombres des amandiers qui nous entouraient. Il n'a pas vu Nawal, mais c'est elle qui a guidé ma main. J'avais un revolver. J'étais sorti de la maison et je m'étais couché dans la clairière. J'avais trouvé le revolver dans la chambre de Nawal et d'Ibrahim. J'étais sorti, un verre de citronnade à la main, le revolver dans la poche, comptant bien mettre un terme à ma vie dans un endroit bucolique et parfaitement anodin. L'air était frais, une jolie saison pour mourir, me disais-je. Mais le colon est apparu de nulle part.

Je lui ai tiré dessus, ou bien, plus précisément, Nawal par moi lui a tiré dessus. Elle était fatiguée aussi. Elle ressemblait à une statue de déesse, lasse, éreintée par le temps. Tout cela ne servait à rien. C'est ridicule, un revolver. Peut-être qu'il m'aurait tué si je n'avais pas pris les devants. Je me dis ça. Mais ça ne change rien.

Ce n'est pas une confession. Je te dis là, tout de suite, qu'hier j'ai tué un homme, comme ça, c'est réglé. On n'en parle plus. Je veux t'avouer autre chose. Cet homme, ce colon (je ne l'ai pas déplacé, il est là-bas, dehors sous les amandiers, ça ne change rien, tu crois que son corps pourrit déjà ?), il était laid. C'est con, mais il était vraiment laid. S'il avait été beau, peut-être ne l'aurais-je pas tué. C'est probable. Je l'aurais peut-être laissé lui me tuer, avec un frisson de plaisir. Qui sait, s'il avait été si beau que même Nawal en aurait retenu son souffle, s'il avait été beau à en séduire des démons, les choses se seraient passées autrement. Je lui aurais demandé, simplement, de ne pas me tuer avec un revolver, mais d'y aller de ses belles mains autour de mon cou et je serais mort sûrement dans un rôle de jouissance, le menton couvert de bave.

Avant qu'il n'arrive, avant que je ne trouve le revolver, avant que je ne décide de sortir sous les amandiers pour mourir, Nawal me murmurait des choses vicieuses, va, sors, va à leur rencontre,

si un seul devait tomber sous tes coups, déjà ce serait une victoire, va, n'aie pas peur, je marcherai devant toi, ils n'oseront pas tirer sur moi, j'emplirai leur poitrine de terreur, avance, je marcherai devant toi.

Moi, j'étais fatigué et je préférais mourir plutôt que de déployer encore de l'énergie. Par son apparition, ce colon m'a offert un sursis. Alors j'ai décidé de te parler, de tout t'avouer. Il ne me reste plus personne à qui parler et je sais, malgré tout, malgré les tremblements qui s'emparent de moi à l'idée de t'écrire, que tu seras bienveillant. Que tu seras tenté, d'abord, d'effacer ce message. Je sais aussi, car je me souviens désormais bien de toi, que tu ne le feras pas. Tu vas pousser un soupir de lassitude, mais tu continueras à lire.

Depuis le temps que je suis enfermé avec Nawal, un long équinoxe, trois saisons, deux mois, je ressens le besoin de parler à quelqu'un et puis, aussi, comme ça, de dissiper le malentendu. Écoute-moi si tu le veux bien.

C'est l'histoire d'un début, je crois. Ou l'histoire d'une fin. Je suis né lors d'une lune bédouine. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Tante Jeannette me le répétait souvent. Elle le disait comme si j'étais malade et que j'allais la contaminer. Elle me disait que le jour où je suis né, elle était sortie de la maison et s'était perdue dans la forêt. Elle était tombée sur une bête éventrée. Elle disait, une « bête », un *wahsh*, un animal sauvage et solitaire. Quelle bête, demandais-je à chaque fois, mais elle ne répondait pas : une bête, voyons, une bête quoi. Ladite bête – libre à toi d'imaginer, un cerf, une goule, un chacal, un mutant ? – pourrissante, déjà, se serait adressée à tante Jeannette. Ce qu'elle lui a dit, je ne sais pas. En tout cas, quand elle racontait l'histoire, elle me regardait pleine de soupçon, les yeux plissés. Le problème, c'est qu'elle ressemblait à un raton laveur comme dans l'une de mes bandes dessinées, alors, je riais et elle disait, voilà, voilà, vous voyez.

Écoute-moi te parler comme si je ne te connaissais pas et te dire « Je suis né » ci et « ma tante Jeannette » ça. Nawal m'a épuisé. Au loin, la

fumée masque l'horizon. Les villages de pierre qui ponctuent les collines disparaissent et réapparaissent derrière l'écran de fumée comme dans un jeu de cache-cache. Je devine, vaguement, que la plupart des bâtisses sont désormais détruites.

La lune bédouine. C'était une expression de Joséphine, aussi. Elle en parlait parfois quand j'étais chez elle, elle regardait le ciel et s'exclamait, « Quelle belle lune bédouine. » Alors, depuis mon enfance, toutes les lunes sont bédouines. Cela réveille en moi, confusément, des images de lunes-caravanes, indomptables, se ruant dans le désert vers des oasis d'étoiles. Une lune étrangère à elle-même, qui ressemble à ce lui en moi qui n'est pas moi. Nous voilà, moi et ce lui en moi, dans le jardin de la maison, qui surplombe celui de Joséphine et, à la lumière de la lune, ces deux jardins semblent n'avoir rien perdu de leur éclat.

Maintenant, des fragments de nous, ensemble, me reviennent parfois. Je parviens mieux à me souvenir de qui j'ai été, dix ans durant, à tes côtés. Tout n'est pas clair ; et si cette vie a été gommée, je voudrais t'assurer que c'est bien malgré moi. Ce matin, je me suis rappelé que tu voulais des enfants. Je me suis souvenu que tu laissais traîner des petites brochures où des enfants souriaient de toutes leurs dents, des catalogues pour les sélectionner : beaux et propres, malicieux mais polis,

rigolos mais sages. Il y avait même un éventail de couleurs à notre disposition : plutôt couleur olive malade comme moi, ou sylphe radieux comme toi ? Tu en voulais, et moi je ne t'écoutais pas. Comme si, dès que tu parlais de ça, un doux brouhaha m'enveloppait et m'emmenait très loin de toi. Je m'en suis souvenu ce matin, quand ils ont commencé à encercler le village. Je n'aurais jamais pu t'expliquer que je savais être né pour constater l'extinction de ma race. Mais toi, tout en sollicitude, tout en gentillesse, tu voulais des enfants et tu étais prêt à attendre jusqu'à la fin des temps que j'accepte d'en avoir moi aussi.

Il faut que tu comprennes, George, que je n'ai pas fait exprès. Je n'ai pas fait exprès de disparaître ainsi de ta vie. Je n'ai pas fait exprès, je te jure, de me réveiller ce jour-là, dans les vapes, alors que le soleil lui-même peinait à se lever, de tâtonner sur la table de chevet pour retrouver mon portable, de sélectionner d'un coup d'index, les yeux encore englués, la compagnie, l'horaire, la valise supplémentaire en soute, sans réfléchir, bien sûr qu'il faut deux valises pour un grand voyage, je n'ai pas fait exprès de ne rien te dire, de m'échapper dans la brume du petit jour. Quarante-huit heures plus tard, je n'ai vraiment pas fait exprès d'arriver dans cette maison, d'ouvrir avec difficulté cette porte, d'entrer en titubant dans ce salon. Je n'ai pas fait exprès, crois-moi ou pas, c'est comme tu

le souhaites, de ne pas t'écrire tout ce temps. Pas un texto, pas un appel, pas un mail, pas même une lettre à l'ancienne. Je n'ai pas fait exprès de m'évaporer, c'est arrivé, ça s'est imposé à moi.

Je n'ai pas fait exprès de t'oublier, le moment où, chargé de ces deux valises, je passais le pas de ta porte (de notre porte ?) pour ne plus revenir. Je n'ai pas fait exprès, ensuite, de t'oublier aussi irrévocablement. Ce n'était pas prévu. Quand tu es apparu ici, sans crier gare, je ne t'ai pas reconnu. J'ai essayé de cacher mon trouble, est-ce que les amnésiques se sentent comme ça ? Je t'ai dévisagé tout en feignant de savoir qui tu étais et je t'ai dit, bonjour, entrez donc, mais je ne savais pas qui tu étais. Et après, plus tard, quand tu es reparti (combien de temps es-tu resté comme un intrus dans cette maison ? Trois jours ? Un long équinoxe ? Combien de temps t'a-t-il fallu pour comprendre que tu ne me sauverais pas ?), je n'ai pas fait exprès de t'oublier encore et encore. Quand j'ai commencé à t'écrire, tout à l'heure, je n'arrivais plus à me souvenir de ton nom. Dans ma tête se bousculaient les noms de tous les anciens, tous ceux qui sont passés avant toi, un oncle, un amant, un ami, tous, je n'arrivais pas à saisir ton nom à toi, je le voyais battre des ailes dans la volière encombrée où s'agitent tous les noms d'hommes de ma vie et je n'arrivais pas à attraper de mes mains celui qui était

toi. Et puis je me suis concentré, je me suis fatigué, j'ai oublié, et tout d'un coup je me suis exclamé, « George ! » Pardi, George. Je crois, George ? George ? C'est un peu désuet, un peu démodé comme nom, c'est pas très joli à écrire, mais c'est le tien. Ne le prends surtout pas mal si tu t'appelles plutôt Henri.

Ne pense rien. On se trompe si facilement quand on pense. Ne te dis pas, ah, j'ai été si peu important qu'il m'a oublié, même mon nom il ne le connaît plus. Parfois, le nom est la chose la moins importante du monde. Je me souviens bien par exemple de ton odeur, musquée mais elfique, au réveil et de ta manière de te passer la main dans les cheveux. Une manière si à toi, en fait, si *toi*, que si j'étais dans une foule, si je voyais de dos un homme se passer la main dans les cheveux de cette manière, je te reconnaîtrais sur-le-champ, aujourd'hui ou dans mille ans. Alors ton nom n'est pas si important. Cela ne me dédouane pas d'avoir oublié et de ne pas avoir fait exprès. Quand tu étais ici je n'ai pas pris la peine de te l'expliquer. Tu as dû croire que j'étais devenu fou. Sans doute est-ce un peu vrai. Tu as dû me voir, comme ça, tout barbu car je ne m'étais pas rasé depuis trois semaines, moi qui avais toujours le visage glabre. Ensuite tu as dû remarquer mes yeux fatigués, enfoncés dans leurs orbites. Depuis que je suis ici, j'ai l'impression

de loucher. Et l'hygiène corporelle, n'en parlons même pas. Je n'avais pas ouvert la bouche depuis des semaines quand tu es arrivé (je crois qu'avec Nawal on communique par télépathie familiale). Alors les premiers mots que je t'ai dits et jusqu'à ce que je retrouve plus ou moins l'usage de ma voix, étaient comme des grognements, comme un mollard coincé dans la gorge qu'on voudrait cracher, ça aussi, ça a dû t'étonner.

Il faut que je t'explique. Je dois commencer, possiblement, par le début car c'est plus simple. Le début c'est ce moment où à l'orée de la nuit, j'ai pris un billet d'avion, j'ai commandé un taxi, j'ai fait deux énormes valises, et je suis allé à l'aéroport. C'est advenu, comme ça. Non, je mens, c'était un peu plus compliqué, un peu plus dur, un peu plus insidieux.

Attends, ce n'est pas le début. Ce n'est pas le bon début pour que tu comprennes, le bon début, c'est quand Ayoub est mort. Ou quand je suis né. Tiens, je vais commencer quand je suis né, c'est plus simple, parfois, de respecter une chronologie. Ça simplifie. Je ne veux pas être bien long, mais l'avantage de ce moment-là, c'est que tous les personnages de l'histoire se trouvent réunis sur scène. C'est pratique. Comme ça les présentations sont faites, l'exposition est minimale,

et après je peux tenter peut-être de t'expliquer, calmement, tout ce qui a pourri en moi. J'ose avoir l'orgueil de croire que ça t'intéresse encore.

Je suis né dans la maison où tu es venu me voir, il y a deux semaines, trois semaines, quand étais-tu là ? Je t'ai à peine remarqué, c'est que les *wiswis* faisaient un boucan. *Wiswis...* les murmures démoniaques que j'entends sans arrêt depuis que je suis rentré n'articulent rien de distinct, ils chantent la mort à mon oreille, me traitent de minable, d'incroyable ordure. Alors je ne voyais rien que des *wiswis*, je n'entendais rien que des *wiswis*. Depuis que j'ai pris ma décision, ce matin, ils se sont arrêtés, enfin ils sont là mais ils sont bien plus discrets, je les entends à peine, c'est un vague bourdonnement à l'oreille comme une musique un peu épique, un fleuve souterrain qui retentit dans les cavernes. C'est presque agréable. Mais les *wiswis*, ce n'est pas important, je voulais te parler de ma naissance, je crois ? Ou d'Ayoub ?

Ayoub ! C'est ça, je voulais commencer par Ayoub. Tu sais, tu m'avais demandé un matin, dans la salle à manger, c'est qui ce mec. Tu m'as montré un portrait d'un très beau jeune homme. Lui, c'est Ayoub. C'est mon oncle. C'est mon premier ami. Joséphine, c'est ma deuxième amie. Ayoub est parti il y a longtemps, en même temps

que moi. Il y a vingt ans. Vingt-deux peut-être. Alors oui, peut-être que je suis revenu pour lui ; en effet. Peut-être bien. Ça ne serait pas étonnant. Ayoub est accroché très haut dans le salon, près du portrait de son père et de celui de son grand-père.

Le jour où je suis arrivé ici, je suis entré dans la pièce et Ayoub de son portrait m'a regardé et il m'a dit, c'est toi ? C'est bien toi ? Comme tu as grandi ! Un vrai gaillard maintenant ! Tu n'es plus le gosse tout peureux qui venait avec moi chez Joséphine. Il avait les larmes aux yeux, là-haut, accroché si haut, et moi aussi en bas j'avais les larmes aux yeux, et il m'a dit, bienvenue, entre, fais comme chez toi. Je t'ai attendu tellement longtemps, suspendu ici comme un débile, et je me sentais si seul sans toi et te voilà, bienvenue, entre, fais comme chez toi, paix sur toi, mon gosse, mon petit, mon petit qui est un grand gaillard et moi, je t'avoue, George, je l'avoue rien qu'à toi, j'ai rougi de plaisir, qu'on me dise que je suis un grand gaillard. Alors c'était d'entrée de jeu difficile de repartir, quand Ayoub là-haut souriait avec bienveillance sur moi.

En tout cas, sache que je ne savais rien, en partant, en arrivant, je ne savais pas si c'était ça, si j'allais rester. Je n'ai pensé à rien. C'est dur à croire, on se dirait, bon cinq heures d'avion, il

va avoir le temps d'y réfléchir, non ? Eh ben je n'ai pensé à rien. J'étais hypnotisé.

Mais ce n'était pas là où je voulais commencer ni là où je voulais en venir... Que t'avais-je dit ? Ah oui, commencer par le commencement. Le commencement, c'est un faire-part que j'ai reçu la veille de mon départ. Je me suis réveillé tard ce matin-là (tu étais au travail ? Quelle est ta profession ?). Je me souviens de deux choses très distinctes : que je t'aimais, mais que déjà à ce moment-là tu étais davantage une vapeur qu'un homme, comme si quelque chose s'était emparé de moi, m'avait déjà soustrait au monde.

Je me suis réveillé et j'ai trouvé sous la porte une enveloppe qui m'était adressée. Je l'ai ouverte. Dedans, un faire-part rédigé en arabe. En arabe ! Depuis le temps que je n'avais pas reçu de chose de la sorte. J'ai cru, au début, que l'un de mes amis se mariait. (Mais qui de mes amis, dans ce monde éloigné, m'aurait envoyé un faire-part en arabe ? Lequel d'entre ces enfants de la diaspora, échoué sur des rives étrangères, se serait prêté à une telle mascarade, à faire semblant que nous sommes de là-bas alors que nous sommes, douloureusement, d'ici ?) En fait, c'était pour annoncer la mort de tante Rita. Mais voilà, George, l'étrange, le bizarre, l'incompréhensible, c'est qu'il n'y avait pas de tante Rita. Il n'y avait

plus de tante tout court. Les tantes et les oncles et Ayoub et Joséphine étaient morts.

Toute la journée, tante Rita est restée dans ma tête. Je l'ai construite. Je lui ai donné, au hasard, le nez de Jeannette et les yeux d'Ayoub. Je lui ai attribué d'autres caractéristiques des gens de ma famille ou de moi-même. Rita, portrait-robot d'une dynastie. Rita avait, assurément, les mêmes habitudes que moi, une gourmandise un peu trop prononcée pour le pain et le beurre, ou alors cette manière rien qu'à nous de plisser le nez en réfléchissant. Au déjeuner, je me suis dit, mais oui, bien sûr, bon sang, elle jouait avec moi quand j'étais bébé. Et dans l'après-midi, ça m'est revenu, mais oui, je m'en souviens, Rita qui était si drôle. Un peu fofolle. Un peu trop portée sur les pilules, vous savez, après la guerre, c'est plus simple de vivre avec quelques pilules. Je me souvenais d'elle racontant des blagues pendant qu'elle déposait des écorces d'orange fraîchement épluchées sur le poêle autour duquel nous nous réunissions les soirs d'hiver. Elle avait des lunettes en écaille, comme Jeannette et oui, elle plissait le nez quand elle réfléchissait. Dans la maison où j'ai grandi, les adultes étaient nombreux et je ne les aimais pas, sauf Ayoub. Je les distinguais à peine, à vrai dire, ils étaient comme des ombres ennemies, agglutinées toutes ensemble et dont se détachait à l'occasion Ayoub pour m'emmener

chez Joséphine. Alors Rita, ombre parmi les ombres, aurait pu exister, j'aurais pu ne jamais me souvenir d'elle.

Il n'y avait plus que moi. J'avais noté dans un carnet les dates de décès de chacun des membres de ma famille. Ce jour-là, je l'ai retrouvé, jeté quelque part au fond d'un carton. Je l'ai parcouru. Dieu, que nous sommes nombreux, et nombreux à être morts. On était sûrement aussi éteints que les dinosaures. À chaque génération, on avait pourtant pondu une dizaine de gamins, tout ça pour que ça se termine d'un coup, avec moi, l'unique, le seul, le dernier. Et voilà que, sortie de nulle part, Rita, morte mais Rita quand même, avait surgi des ténèbres, avait échappé à mon cahier. J'étais le dernier-né et le seul vivant. L'homme de la famille en l'occurrence. Le sens du devoir s'éveillait en moi, ainsi que la curiosité, insoutenable et morbide, de savoir comment Rita s'était fauflée entre mes lignes assassines.

Elle est restée toute la journée dans ma tête, Rita, comme un lézard qu'on aurait découvert dans un pays lointain, qui s'avère être le chaînon manquant avec les dinosaures. Alors on se dit, ils ne se sont jamais éteints ! Leur descendant, un jeune lézard fringant, survit encore quelque part au large du monde. Tu as déjà pensé à ce lézard s'il existe ? Moi j'y pense. Pauvre lézard, pauvre pauvre lézard. Il naît disparu, déjà préhistorique.

Il est balancé comme ça sur les rivages de l'histoire, il ne compte pour rien. Il est peut-être vivant mais il n'est rien d'autre qu'une curiosité archéologique avec pour unique destin la solitude. Et puis, à la fin de la journée, je pensais à Rita comme si je l'avais connue, comme si on s'appelait quotidiennement au téléphone. Ah qu'est-ce qu'elle était drôle au téléphone, toujours une histoire à raconter, une anecdote, le dernier adultère du village, elle en connaissait les moindres détails, qu'elle se plaisait à magnifier à qui voulait bien l'entendre à l'autre bout du fil, encouragée par l'odeur du café à la cardamome fraîchement servi. Personne ne vous raconte une histoire comme cette bonne vieille Rita, célibataire devant l'Éternel, elle et ses commérages.

Je regardais le soleil se coucher et teindre de rose ta ville de gratte-ciels, de métaux et de vitres, et je me suis surpris à être triste. Je me suis dit oui, je dois rentrer, pour Rita, il n'y a plus que moi, je dois aller m'assurer qu'on l'a mise en terre comme il faut, qu'elle repose bien, paix à ton âme, Rita. J'ai lu et relu, les yeux emplis de larmes, la calligraphie délicate de lettres dorées et pailletées se dessinant en volutes sur une carte miroitante de blanc cassé.

C'était Nawal évidemment, tout ça. Oui, je vais commencer par Nawal, je t'en ai un peu

parlé quand tu étais là, Nawal, la dame de la haute colline, Imm Ayoub... Mais je voulais te raconter ma naissance ? Je dois d'abord t'expliquer un peu mon village.

Mon village, il aurait pu surgir d'un conte de fées. Tu as vu de tes propres yeux que c'est beau et pas-tout-à-fait-comme-le-reste. Il y a quelque chose d'incongru chez moi. C'est un monde à part, une forêt perdue entre ici et demain, c'est ça, Jabalayn. Quelque chose qui cloche, on ne saurait dire quoi, c'est un monde juste un peu différent, une fourchette posée juste un peu trop à la gauche de l'assiette, une qualité de l'air imperceptiblement autre. Jabalayn, ça veut dire les deux collines. Tu t'en souviens sans doute, quand tu es arrivé, comme il paraît insignifiant, ce village au pied de deux collines. Et comme ces dernières semblent invincibles, dressées telles deux guerrières insoumises et gardiennes de la terre. Sur l'une trône le palais et sur l'autre, c'est le restaurant de Jihad. Jihad. Il est sûrement mort aujourd'hui. Ou bien il vit très loin. Mais dans ce cas il doit être antique. C'est étrange de se dire qu'il vit peut-être quelque part : dans ce vaste monde, il y aurait alors une personne qui porte en elle, même si elle n'y pense pas, le souvenir de mon enfance ? Ça veut dire que je n'ai rien inventé, si Jihad existe, donc Jabalayn a existé aussi.

Jihad avait un restaurant. C'est le truc bizarre que tu as vu sur l'autre colline. J'allais chez lui tous les jours. Parfois seul, souvent avec Ayoub et Joséphine. Quand on était là-bas, alors je pouvais croire qu'Ayoub était mon père et Joséphine ma mère, et nous étions une famille qui vivait heureuse dans une maison en fleurs tout en bas de la vallée. Jihad aimait me raconter l'histoire de son restaurant. Il me l'a tellement répétée que je me souviens des moindres détails comme si c'était ma propre histoire. C'est souvent comme ça, chez moi. On se transmet les histoires jusqu'à ce qu'on les métabolise et on ne fait plus la différence entre ce qui est à nous et ce qui est aux autres.

Un beau matin de l'année 1966, Jihad se réveilla de bonne humeur. Il disait toujours, et insistait, « l'an 66 » puis s'écriait « fils de soixante-six putes ! » Ça faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé, de se réveiller de bonne humeur. Il roula hors du lit, la tête encore brumeuse et la langue pâteuse et il se promit qu'il ne boirait plus jamais d'arak. Jihad était de bonne humeur parce qu'il comprit ce matin-là, dans les vapeurs tenaces de l'alcool, qu'il en avait marre. Marre de tout : de l'avenir incertain, de ce pays pourri, de ce village de gros débiles. Marre de se réveiller tous les jours comme ça et de vivre sur sa colline où, chaque matin, il allait ouvrir sa petite échoppe qui réunissait, dès l'aube, les premiers

éveillés venus manger le houmous matinal : les vieilles édentées et insomniaques, les ouvriers qui voulaient avaler un truc qui cale avant d'aller travailler en ville (c'était avant qu'ils soient forcés à aller travailler dans les colonies), les jeunes qui rentraient de soirée. Le moment de Jihad, son abri, son chez-lui, c'était le petit matin. L'aube, c'est comme un décollage de fusée pour la journée. À treize heures, après avoir nettoyé la cuisine et vigoureusement essuyé les tables, Jihad faisait la sieste pendant une heure. Le soir, on le retrouvait sur le perron de sa maison, à boire, et à expliquer à qui voulait bien l'entendre sa vision du monde, qui évoluait au gré de sa lecture du grand quotidien national, et consistait essentiellement à insulter des interlocuteurs invisibles : eux, nous, les étrangers, ou même, parfois et ce de façon tout à fait scandaleuse, Dieu. Mais Dieu était aussi souvent son allié, celui qu'il invoquait pour envoyer en enfer eux, nous, les étrangers, les femmes, les enfants, les hommes, les grands, les puissants, les paresseux, tous ces putains de débiles de merde, et lui-même.

Donc il décida que son problème, c'était qu'il en avait marre de tout ça. Il n'était pas fait pour la vie de village. Quel destin cruel et farceur l'avait fait naître ici, alors qu'il avait faim du monde entier et au-delà. Son âme d'entrepreneur était piégée dans un village de merde. Mais il n'irait

pas vivre ailleurs non plus : l'Amérique, ça avait l'air un peu le bordel et puis son cousin, installé dans un bled près de Chicago, galérait visiblement. Et franchement quelle solitude dans ce vaste pays éloigné. L'Europe, c'est que pour les snobs de la haute (si Ayoub était là quand il racontait l'histoire, il lui disait avec affection : « C'est pour les gars comme toi. Moi, qu'est-ce que j'irais me faire chier à Vienne ou Paris ? »). L'Asie ou l'Afrique, il n'y pensa même pas. Il envisagea quelques minutes qu'il fallait peut-être qu'il se tirât une balle dans la tête. Ce n'était pas son genre. Ça, il me le racontait à chaque fois, répétant à nouveau, cette fois un murmure entre ses dents, l'air pensif, « Putain de fils de soixante-six putes. » Puis il m'expliquait, en étendant les bras pour me montrer son restaurant, « Il ne faut jamais succomber à cette tentation-là. » Ce qu'il lui fallait, à Jihad, c'était quitter cette terre. Il était certain que s'il était né dans un autre pays, un pays développé et tech-no-lo-gi-que, il aurait été astronaute. Le premier homme sur la Lune, ça devait être lui. Manque de bol, ici, on parvenait à peine à arriver au bout du village, alors la Lune, tu parles. Il se prit à répéter, et ce jusqu'à la fin de sa vie, *demain les abricots qu'on va libérer la Palestine*. Demain les abricots, c'est une expression de chez nous, qui fait référence à la très courte saison des abricots pour dire « jamais », pour dire

« cela arrivera lors d'une saison qui n'existe pas ». Jolie expression paysanne, tu ne trouves pas ? Plus élégante, il faut reconnaître, que les poules avec des dents ou les cochons qui volent. Je ne sais peut-être rien de l'agriculture, pas même comment on fait pousser des courgettes, mais au moins j'ai les abricots. Je les parle, j'entends leur saison, je goûte le temps qui est renfermé en eux tel un élixir. Jihad disait sans cesse qu'il avait plus de chances, lui Jihad, fils d'Ahmad, d'atterrir sur Mars que nous d'avoir la liberté, demain les abricots fils de soixante-six putes.

Il n'y avait pas vraiment de restaurant à Jabalayn, encore moins dans les villages plus petits alentour. Chez Jihad, c'était exceptionnel : le seul endroit de son genre à des kilomètres à la ronde. On y croisait tout le temps des têtes familières mais aussi de nombreux inconnus qui étaient venus du sud, du nord, de l'ouest, de l'est, pour manger ici. Jihad avait donc amassé un beau pacte avec son business de houmous. Argent qu'il ne dépensait guère : son fils aîné était marié et vivait à Jérusalem ; quant à sa femme, elle était du type frugal. Chaque matin, pendant qu'il préparait vigoureusement le houmous avant que le soleil ne se lève, il se disait que cet argent finirait par servir à quelque chose. Il avait, affirmait-il l'index levé, des rêves. D'ailleurs ce n'est pas pour rien qu'il avait appelé sa petite dernière comme

ça, *Ablam*. Mais jusqu'à ce jour où il se réveilla de bonne humeur, il n'aurait su trop dire ce qu'ils étaient, ses *ablam* à lui. Il ne voulait changer ni de femme ni de corps ni de travail. Tout cela lui allait. Ou ne lui allait pas, ce n'était pas très important, ce n'était pas le *problème*, il s'en foutait un peu. Donc il se réveilla de bonne humeur : il observa sa maison – de la pierre, de la pierre, qu'est-ce que c'est lourd et moche – et l'échoppe accolée à la maison – encore de la pierre, de la pierre, de la pierre. Et il ressentit un profond mépris pour la pierre et pour les oliviers qu'il jugeait somme toute très moches et pour sa vie, qui lui apparut soudain sous un jour sinistre, et pour ce temps des abricots qui allait finir par le tuer. Le problème, c'était la pierre et c'était les oliviers, voilà, et les abricots et ce paysage maudit qui ne changeait pas. Comment pouvait-il rêver dans un paysage aussi défini et austère, qui lui renvoyait à la face tout ce qu'il était, qui se dressait comme un « Non ! » insurmontable face au changement qu'il désirait ? Il y réfléchit toute la journée. Du vert sur du blanc sur du vert sur du blanc, il n'en pouvait plus, que cette terre décide si elle veut être un désert ou une floraison, quelle inconstance, quelle laideur, comme c'était énervant ces courbes et ces pierres et ce vert et ce blanc au temps des abricots.

À l'époque, Jihad, encore assez jeune, venait, une fois par semaine, les bras chargés de plateaux de houmous, pour regarder les infos à la télé chez nous. Jeannette et lui étaient de bons amis (comment ? Pourquoi ? Comment ce monsieur jovial, à la moustache humide, et la sévère et sèche Jeannette avaient pu être amis ? C'est le plus grand des mystères). Jeannette, confortablement assise sur les canapés dorés de son papa, prônait la lutte armée, comme sa mère avant elle. Jihad, lui, pensait que tout cela ne servait à rien et que ces bonnes femmes n'avaient aucun sens des réalités. Il avait pour Ayoub enfant, déjà, une tendresse paternelle. Ce soir-là, tandis qu'un présentateur racontait il ne savait trop quoi dans une langue qu'il ne comprenait pas et que Jeannette disait encore des conneries, il aperçut quelque chose à l'arrière-plan de l'écran. Il déduisit que le truc bizarre à la télé était un restaurant. Quelle étrange construction. À n'en pas douter, un restaurant, mais qui ressemblait également à un vaisseau spatial. « Chut ! » dit-il à Jeannette en se penchant pour mieux voir. La pierre, la maudite pierre, la satanée pierre, capitulait en faveur de grandes baies vitrées. Le toit de l'établissement était incliné à un degré qui semblait peu pratique pour la Terre. Très pratique pour un décollage en revanche. Un dôme – vraisemblablement inutile – trônait sur le toit. Pour parfaire cette vision, une